

La Nuit sera blanche, d'après *La Douce* de Fédor Dostoïevski, direction artistique Lionel Gonzalez, conception et jeu Jeanne Candel, Lionel Gonzalez, Thibault Perriard. Scénographie Lisa Navarro, lumière Fabrice Olivier, costumes Élisabeth Cerqueira.

Publié le 19 avril



La Douce est un récit fantastique, extrait du Journal d'un écrivain de Fédor Dostoïevski : « Figurez-vous un mari dont la femme, une suicidée qui s'est jetée par la fenêtre il y a quelques heures, gît devant lui sur une table. Il est bouleversé et n'a pas encore eu le temps de rassembler ses pensées. Il marche de pièce en pièce et tente de donner un sens à ce qui vient de se produire. »

(Extrait de la note de l'auteur (1876), traduction André Markowicz)

Dès 1869, Dostoïevski avait noté dans ses carnets le plan du récit d'une mésentente conjugale, en partie développé en 1870 dans *L'Éternel Mari*. D'autre part, hanté par le problème du suicide, il fut très frappé par un fait divers rapporté par les journaux d'octobre 1876 : une jeune couturière, Marie Borissov, seule à Pétersbourg, désespérée d'être sans travail, s'était jetée par la fenêtre en serrant sur son cœur une icône de la Vierge que lui avaient donnée ses parents au village.

C'est sur ce double thème qu'il conçut *Douce*. Le manuscrit, conservé à la « Maison Pouchkine » de Saint-Pétersbourg, porte la date du 19 novembre 1876.

Le type de l'ex-officier mendiant ou devenu usurier hante Dostoïevski depuis sa jeunesse - les prêteurs auxquels il a recours en 1844, et durant son année terrible de 1864, sont présents, ainsi dans *Récits, chroniques et polémiques*, *Crime et châtiment*, *L'Idiot*, *Les Démons*, *L'Adolescent*.

Dans la note de l'Auteur, Dostoïevski dit avoir intitulé le récit de sa nouvelle *La Douce* comme « imaginaire » alors qu'il le considère comme réaliste : sa forme seule relève de l'imaginaire. Le mari est bouleversé, il ne parvient pas à rassembler ses idées, devant la dépouille de la défunte, qui, selon la coutume russe, est exposée sur une table - deux petites tables de bridge -, jusqu'à la mise en bière, dans la plus belle pièce de la maison -, même si y règne

l’austérité, le dénuement.

Le veuf erre de pièce en pièce et cherche à comprendre ce qui s’est passé, à « faire le point de ses pensées ». Ajoutons qu’il est un hypocondriaque, de ceux qui se parlent à eux-mêmes, sans arrêt ni pause, tentant d’éclaircir en dépit de tout la situation présente, catastrophique et tragique.

Malgré l’apparente continuité du discours, il se contredit dans ses raisonnements et dans ses sentiments. Tantôt il cherche à se justifier, tantôt il accuse la défunte, tantôt il se lance dans des anecdotes, témoignant à la fois d’un esprit et d’un cœur rustres et de profondeur de sentiment.

Peu à peu il arrive à élucider l’affaire et à « faire le point de ses pensées ». La succession des souvenirs qu’il évoque finit par l’amener à la Juste vérité qui élève irrésistiblement son esprit et son cœur. Vers la fin le ton même du récit change comparativement au désordre de son début. La vérité se découvre au malheureux de façon assez claire et déterminée, au moins pour lui-même.

D’un côté, les valeurs universelles d’humanisme et de charité de l’épouse, et de l’autre, la radicalité pingre de l’époux, tendu seulement par l’acquisition des trente mille roubles qui lui permettraient d’acheter une petite maison en Crimée pour y vivre avec l’aimée, avoir des enfants.

A-coups, interruptions, incohérences, il se parle à lui-même comme il parle à un auditeur invisible qui n’est pourtant nul autre que le spectateur de la salle de théâtre - juge et conscience de recours.

Une fiction, précise Dostoïevski, qui pourrait se rapprocher du chef-d’œuvre de Victor Hugo, Le dernier jour d’un condamné - le protagoniste étant en situation invraisemblable de prendre des notes jusqu’à la fin extrême : « Or, s’il ne s’était pas permis cette fiction, l’œuvre elle-même n’existerait pas, - cette œuvre qui est la plus réaliste et la plus vraie de toutes celles qu’il a écrites.

Ecriture de plateau et improvisation, voilà ce que privilégie Lionel Gonzalez concepteur et acteur du spectacle La nuit sera blanche, en se réclamant de la tradition du théâtre russe - Stanislavski et Vassiiiev et aussi Krytian Lupa le Polonais: théâtre pauvre et art jubilatoire de l’acteur pour faire l’expérience enivrante sur un plateau de théâtre « de son propre désir et de sa propre puissance ».

Allant et venant sur la scène d’un pas agité ou plus assagi, l’acteur est le plus souvent debout mais il va aussi s’asseoir régulièrement sur une chaise posée à jardin ou sur une autre à cour. Un lit d’enfant et son matelas peut être aussi le refuge ultime pour celui qui est à court d’arguments.

Tête et barbe dostoïevskiennes, Lionel Gonzalez est plus russe et mystique que jamais, personnage dit orthodoxe et non croyant, respectant l’icône que l’épouse lui a donné en gâges.

Au lointain, une actrice et performeuse qui est également co-conceptrice du projet, la metteuse en scène Jeanne Candel qui vient « hanter la représentation », dans un geste plastique et performatif, « à l’opposé de son geste à lui » qui n’est que verbe, discours et danse de mots grandiloquents.

Habillée d’un costume traditionnel blanc à broderies rouges - pantalon, veste, jupe et long fichu -, elle incarne la servante Loukeria, à la fois affairée et apaisée, coupant chou ou betteraves, qu’elle lave à grande eau dans une large bassine, faisant chauffer de l’eau encore dans une bouilloire, manipulant casseroles, faitouts et cocottes, balayant et lavant le sol d’une brassée de branchages, allumant bougies et cierges significatifs des rituels orthodoxes qui illuminent la petite pièce rouge et « sacralisée » du fond de scène où repose la défunte invisible mais dont on devine la présence.

Loukeria laisse parler le déclamateur et le raisonneur, comme occupée de son existence à elle, si pauvre et misérable soit-elle, certainement plus proche de la maîtresse disparue que du bavard et bonimenteur invétéré qui ne prend que rarement sa respiration dans ce flot de paroles déversées.

Elle fait sa toilette d’époque, se dévêt face à sa bassine, n’hésite pas à se doucher. Silencieuse et discrète, elle est présente, jouant le pendant du narrateur, l’autre côté du miroir - règne du féminin.

Rouleaux de papier blanc défaits à l’infini, Loukeria disparaît, fantôme furtif, évanescent et lumineux. Vêtements immaculés puis souillés de sang, elle est une figure christique vue de dos.

A cour, claquent les percussions de Thibault Perriard et un piano invisible, placé derrière un poteau. Excepté le piano, la guitare et le psaltérion, la musique de La nuit sera blanche se joue sur des objets détournés en instruments musicaux : échelle presque collée au plafond à l’horizontale, réfrigérateur, projecteur à diapositives, tuyaux de métal suspendus manipulés par des fils éloignés.

Sons infimes et inaccessibles d’une installation sonore et visuelle inédite - la scénographie est inouïe. Des palettes sonores se suivent, aux timbres, motifs mélodiques et rythmiques spécifiques, selon les improvisations d’une conception musicale liée à la parole même de Lionel Gonzalez.

Des sons et une musique au diapason de la voix intérieure et bousculée de l’interprète qu’il se ré-approprie en l’extériorisant, renouvelée, recomposée et « corrigée » dans une re-formulation et déclamation intempestive. Un moment de théâtre pur - art de l’acteur, jubilation d’être présent sur la scène, face à un public attentif, maître d’un récit qui le dépasse en même temps qu’il le juggle.

Véronique Hotte